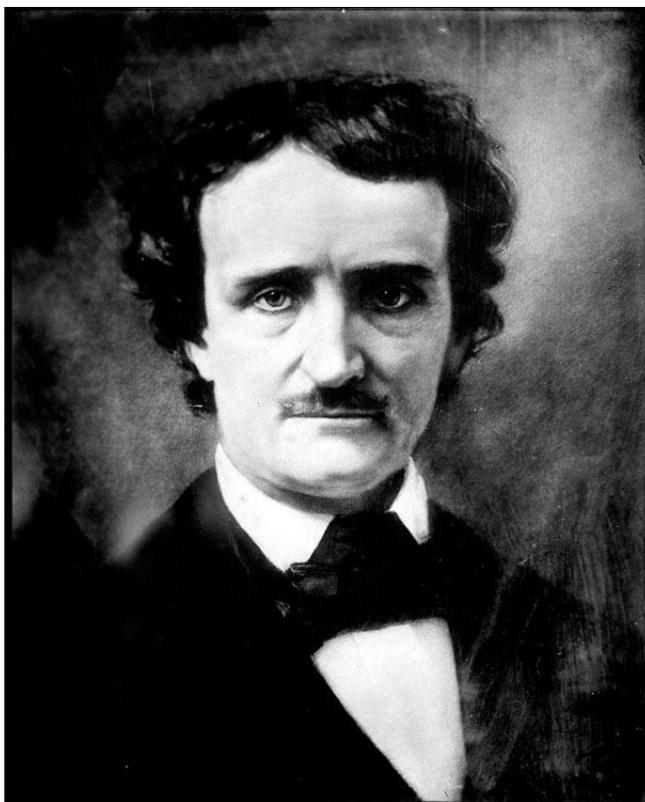


QUI A INVENTÉ LE ROMAN POLICIER ?

Conférence de Jean-Louis Berthet

Tout le monde sait qui a inventé le roman policier, ce genre si prospère, qu'il est inutile de définir, même s'il a beaucoup évolué : c'est un Américain, Edgar Allan Poë (1809-1849).

1) EDGAR ALLAN POË (1809-1849)



Edgar Allan Poe vers 1849, daguerréotype

Mais qui connaît les romans policiers d'Edgar Poë ?

On cite souvent *Le double assassinat dans la rue Morgue*, publié dans une revue américaine en 1841. C'est l'histoire d'un assassinat atroce commis à Paris dans une pièce fermée, au quatrième étage d'un immeuble. On entend des cris épouvantables, puis des paroles incompréhensibles, on se précipite, on force les portes et on découvre une pièce dévastée, apparemment vide. Mais le cadavre d'une jeune fille est encastré dans la cheminée et, dans la cour de l'immeuble, git le corps de sa mère, la tête séparée du cou.

Le narrateur, Poe lui-même, visite le lieu de ces crimes en compagnie de son hôte parisien, le chevalier Dupin. Celui-ci, rationnel et raisonneur comme un Français, examine l'appartement et la cour attention, procède à des constats, fait des déductions, puis déclare connaître l'auteur du crime. Il publie dans le journal l'annonce qu'on a trouvé un orang-outan égaré. Le propriétaire, invité à récupérer son animal de compagnie, se présente. Il avoue que l'animal lui a échappé, a escaladé le mur de l'immeuble en s'agrippant à une chaîne de paratonnerre comme aucun homme n'en aurait été capable, s'est jeté sur ses victimes, les a tuées et, malgré les oburgations de son maître, s'est enfui en fermant les fenêtres sur lui.

C'est un peu facile et c'est même tiré par les cheveux mais le narrateur explique que l'esprit humain possède une incroyable capacité d'analyse et de raisonnement, que Dupin a su porter à son paroxysme.

Un crime affreux, l'enquête sans succès de la police, les déductions d'un détective amateur doué, la découverte du criminel, tous les ingrédients du roman policier sont réunis. **Sauf que ce n'est pas un roman.**

C'est une simple nouvelle, la première nouvelle policière. Toute l'enquête se réduit au raisonnement déductif, et finalement peu convaincant, de M. Dupin. Le nombre important des personnages, le passage du temps dans l'intrigue, l'évolution des caractères, bref la densité qui caractérise le roman n'existent pas.

Ce qui est étrange cependant, c'est que cette nouvelle raconte l'enquête menée par un agent de police parisien, M. Dupin, sur un crime commis à Paris, dans la rue Morgue, qui n'existe pas, mais que l'auteur situe exactement entre la rue Saint Roch et la rue de Richelieu. Pourquoi la France ? N'y aurait-il pas de criminel ni de bon détective en Amérique ?

Or Edgar Poe a écrit deux autres nouvelles policières situées, elles aussi, à Paris.

Après *Double assassinat dans la rue Morgue*, Edgar Allan Poe récidive. En 1843, il publie *Le Mystère de Marie Roget*, et en 1844 *La lettre volée*, deux nouvelles policières, elles aussi situées à Paris, mais à vrai dire plutôt ennuyeuses.

Poe a donc découvert la nouvelle policière, sans avoir su l'exploiter (c'est Conan Doyle qui le fera, quarante ans plus tard). Mais son invention a influencé les écrivains français. En effet, la traduction par Baudelaire de *Double assassinat dans la rue Morgue* est publiée en France en 1856.

Mais un autre écrivain a fait un usage longtemps inconnu et très surprenant de la nouvelle policière. C'est Alexandre Dumas.



Alexandre Dumas par Nadar, vers 1855

2) ALEXANDRE DUMAS (1804-1870)

En 1859, Alexandre Dumas, l'auteur à succès des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte Cristo*, qui commence à se faire vieux (il a cinquante-cinq ans), part en bateau à destination de l'Orient. À Gênes, sa première escale, il apprend que Garibaldi et ses chemises rouges marchent sur Palerme pour libérer l'Italie des princes, du pape et de l'Autriche qui se la partagent. Le sang du bouillant mulâtre, républicain presque de naissance, ne fait qu'un tour. Il fera la guerre au côté de Garibaldi !

Dumas entre donc à Palerme derrière son héros, puis à Naples. Garibaldi, à qui il a livré des armes, le remercie en le nommant directeur des Beaux-Arts de Naples, en résidence dans un palais avec vue sur la mer. Et il le charge de diriger un journal, *L'Indipendente*, au service de l'Italie unifiée, qui n'existe pas.

Le 28 décembre 1860, *L'Indipendente* commence un feuilleton d'un certain Alessandro Dumas. Son titre en est *L'Assassinio della strada S. Rocco*. Un court feuilleton, qui s'achève le 8 janvier suivant. De quoi faire juste une nouvelle.

Or que lit-on dans ce récit resté inconnu pendant cent-cinquante ans, qui n'a pas été traduit en français qu'en 2013 ?

On y voit le narrateur, Alessandro Dumas lui-même, se promener dans Paris en 1832 avec son colocataire, un jeune Américain, qui s'appelle... Edgar Poe. Il lui a été recommandé par Fenimore Cooper. Un type remarquable, cet Edgar Poe, si l'on en croit Alessandro. Dans leurs courses nocturnes à travers Paris, le narrateur admire chez Poe « une aptitude analytique particulière » et un véritable « talent divinatoire ». Exactement ce que Poe admirait chez le chevalier Dupin.

On sourit. Dumas a lu *Double assassinat* et s'amuse à faire de son auteur un personnage de sa nouvelle. Mais on tombe littéralement de surprise en lisant la suite. On retrouve toute la nouvelle d'Edgar Poe : la porte fermée, la chambre dévastée, la fille encastrée dans la cheminée, sa mère la tête coupée dans la cour intérieure...

Et c'est Poe qui se rend sur les lieux, qui les examine, qui raisonne et procède par déduction, qui explique l'inexplicable mystère des fenêtres fermées de l'extérieur, qui démontre qu'aucun être humain n'aurait pu commettre ce crime et qui publie l'annonce selon laquelle on a retrouvé un orang-outan en liberté. Bref, c'est la nouvelle d'Edgar Poe, sauf que Dumas a pris la place de Poe, comme narrateur, et Poe a pris celle de Dupin, comme détective improvisé. Mais l'intrigue est exactement la même.

On se dit : « Pas gêné, Alessandro ! il publie la nouvelle de Poe sous son nom. C'est du plagiat, du plagiat en italien. »

Mais *L'assassinat de la rue Saint Roch* est-il seulement un plagiat ? N'explique-t-il pas rétrospectivement que *Double assassinat dans la rue Morgue* soit situé à Paris ? Autrement dit, Alexandre Dumas aurait-il contribué comme auteur à la nouvelle d'Edgar Allan Poe, ce qui l'aurait en partie autorisé à la reprendre sous son nom ?

C'est fort probable. En effet, Poe s'est trouvé à Paris en 1832, date à laquelle Alexandre Dumas situe sa nouvelle. Dans une lettre, écrite à New-York le 10 mars 1831, il annonce « J'ai l'intention de me rendre à Paris à la première occasion... ». Il voulait rencontrer Fenimore Cooper, alors à Paris, pour être introduit par lui auprès de La Fayette. Edgar Poe voulait en effet s'engager dans l'armée que La Fayette était censé former pour libérer la Pologne.

Or, dans sa nouvelle, Alexandre Dumas écrit qu'Edgar Poe lui a été recommandé par Fenimore Cooper, que Dumas connaissait bien, comme il connaissait de La Fayette, auprès de qui il avait fait la révolution de 1830 à Paris.

Il est donc fort plausible qu'Edgar Poe et Alexandre Dumas se soient connus à Paris en 1832. Dans ce cas, ont-ils inventé en commun dans leurs divagations nocturnes, sûrement bien arrosées, le double assassinat et, avec lui, la nouvelle policière ? Cela expliquerait qu'Edgar Allan Poe ait située sa nouvelle à Paris, en créant un détective dont le nom, Dupin, rappelle celui de Dumas. Et que Dumas, dix ans après la mort de Poe, ait voulu s'attribuer sa part dans la création de la nouvelle en faisant de Poe un de ses comparses.

C'est un mystère qu'un détective éclaircira peut-être un jour.

Mais, s'il n'a pas écrit de roman policier à proprement parler, Alexandre Dumas, dès 1855, c'est-à-dire avant la traduction du *Double assassinat* par Baudelaire, avait inclus une merveilleuse nouvelle policière dans un roman peu connu *Catherine Blum*, dont elle constitue un chapitre entier.

Un coup de feu a été tiré sur le rival amoureux d'un jeune garde-chasse avec le fusil de ce dernier. On arrête le garde-chasse, on va l'emprisonner quand un ami démontre, preuves à l'appui, que le tireur du coup de feu est un autre rival, jaloux du garde-chasse. Cette démonstration, c'est le type même du raisonnement implacable du dernier chapitre de tout bon roman policier. Un petit chef-d'œuvre.

Dumas a donc peut-être non seulement inventé, avec Poe, la nouvelle policière, mais il a de plus introduit l'intrigue policière dans un roman. Mais, sur ce dernier point, il n'est pas le seul. Et vous allez vous retrouver en pays de connaissance.

3) VICTOR HUGO (1802-1885)

En 1862, Victor Hugo fait paraître *Les Misérables.*, dans lequel, au milieu d'autres intrigues, un policier, Javert, poursuit un ancien bagnard évadé, Jean Valjean.

L'auteur a trouvé son inspiration, dans les *Mémoires*, très arrangés de Vidocq, ce criminel devenu policier, et même chef de la police parisienne. Vidocq, c'est à la fois Jean Valjean, un délinquant condamné pour un petit vol, et c'est l'inspecteur Javert, qui traque le bagnard au nom de la société.

Mais Hugo a subordonné l'intrigue policière à un projet plus vaste, la dénonciation des injustices et des crimes de la société. C'est aussi, d'une certaine façon, le projet de Balzac, pourtant homme de droite, alors qu'Hugo, quand il écrit *Les Misérables*, est un homme de gauche.

4)- HONORÉ DE BALZAC (1799-1850)

Balzac a introduit très tôt des policiers dans ses romans. Il y a un policier, Corentin, dans *Les Chouans* (1829) et dans *Une Ténébreuse Affaire* (1841). Mais c'est plus un agent politique qu'un policier, il est le policier de la République et de Fouché, l'ennemi des royalistes. Il comploté autant qu'il enquête. Dans de nombreux autres romans de Balzac, on voit apparaître des magistrats et des juges. C'est que, comme les maires qui apparaissent alors dans les romans, les policiers et les juges deviennent des personnages et, parfois, des héros de roman.

Mais surtout, Balzac a écrit avant tout le monde deux romans qui se rapprochent du roman policier sans en être véritablement : *Splendeurs et misères des courtisanes* (1838-1847) et *Le Curé de village* (1839)



Splendeurs et misères des courtisanes en livre de poche

Splendeurs et misères des courtisanes montre avec réalisme, la prostitution parisienne, avec tout ce qu'elle implique de sordide. C'est aussi le combat entre deux puissances mauvaises, l'ancien forçat Colin, protecteur de Lucien de Rubempré, à qui il veut faire faire un riche mariage, et la police payée par un riche banquier, Nucingen, qui veut enlever sa maîtresse à Rubempré.

Dans ce roman, Balzac fait, avec sa profondeur habituelle, le portrait du policier Corentin, et celui d'un juge, Camusot, qui sont des sortes de prototypes.

Les pièges, les coups de théâtre, les complots cyniques des journalistes, les mœurs des bandits, les incidents de l'instruction d'une affaire judiciaire montrent à la fois une bonne information du romancier (il a visité la Conciergerie qui sert de prison) et son talent de romancier. C'est une sorte de roman policier dans un roman de mœurs et, pour cette raison, ce n'est pas un roman policier. Comme Hugo, Balzac privilégie l'étude de mœurs par rapport au mouvement de l'intrigue, même s'il ne dédaigne pas celui-ci et en abuse parfois.

Pour écrire ce roman, Balzac s'est abondamment documenté. Il a rencontré Vidocq, ancien délinquant devenu un des chefs de la Sûreté. Il connaît les *Mémoires* de Fouché (1824), les *Mémoires* d'Ouvrard, *Quinze ans de haute police* de Desmarest (1833). Enfin, comme tous les lecteurs de l'époque, il a abondamment fréquenté *La Gazette des Tribunaux*, qui, dit-il, dans un autre roman (*Modeste Mignon*, 1844), « publie des romans autrement faits que ceux de Walter Scott, qui se dénouent terriblement, avec du vrai sang, non avec de l'encre. »

Un autre roman de Balzac mérite d'être cité car c'est une sorte de roman policier involontaire.

Le Curé de village est un roman étrange et raté. Étrange par ce qu'il raconte moins la vie d'un curé de village que celle d'une belle bourgeoise de Limoges, devenue veuve et retirée dans un village obscur du Limousin, où elle répand ses bienfaits. Raté parce qu'il voulait écrire le roman du repentir catholique et que, heureusement, il n'a pas eu le temps de le faire. Il a plutôt écrit un roman de l'adultère, mais un adultère si caché qu'il est invisible. Bref, il a tout raté.

En fait, c'est un roman de bric et de broc, comme la vie de son auteur, publié par morceaux et jamais complètement achevé. Pourtant, ce roman bizarre est un merveilleux roman policier. Remanié par la suite, et remis dans l'ordre chronologique, il décrit d'abord la jeunesse de Véronique Graslin sous les auspices de la famille, de la religion et de la littérature, puis son mariage, puis sa vie sociale à Limoges, son émoi légitime après l'assassinat d'un avaro, son intérêt pour l'enquête racontée par le procureur qui la courtise, ses tentatives étonnantes de faire atténuer la punition de l'assassin, puis après la mort de son vieux mari, sa retraite dans le village de l'assassin, son austérité malade, ses bienfaits pour donner la prospérité et la dignité aux villageois, tout cela avec l'aide du curé, et enfin, on apprend qu'elle a voulu réparer l'adultère de sa jeunesse et sa participation au crime de son amant d'autrefois.



Le curé de village, illustration de l'édition de 1865

Dans cette présentation, le lecteur croise plusieurs détectives amateurs : les journaux qui racontent l'enquête, le procureur qui la conduit, les bourgeois de Limoges qui la commentent sans la comprendre, l'évêque et le curé qui devinent le secret de la femme mariée et la protègent, avant de découvrir lui-même le véritable ressort de la charité chrétienne de l'héroïne : c'est le remords d'une criminelle.

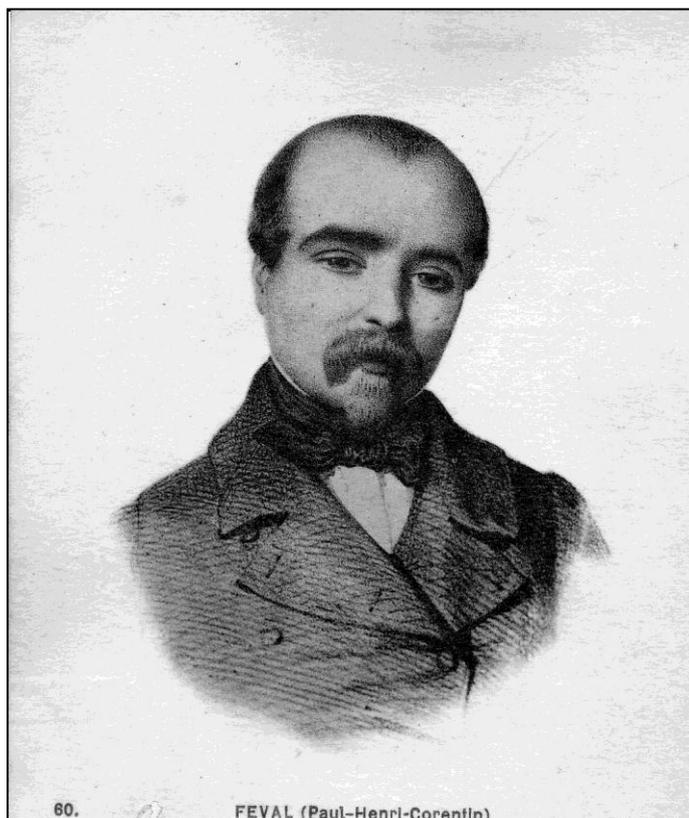


Le curé de village, édition de 1931

Il faut relire ce beau roman et, si sa version balzacienne rebute quelque peu, on peut en lire une autre, dans un roman d'aujourd'hui, intitulé *Elle, Balzac et moi*, qui s'analyse partiellement comme une relecture du *Curé de village*. Je vous le recommande et, même, si vous voulez, je peux vous le dédicacer.

5) PAUL FEVAL (1816-1887)

Un autre écrivain français a joué un rôle méconnu dans la conception et dans la rédaction des premiers romans policiers français. C'est **Paul Féval**. On a presque oublié et on méconnaît cet énorme écrivain, parce qu'il a beaucoup écrit (200 volumes), et parce qu'il a fini dans la dévotion, ce qui est mal vu pour un écrivain. Mais il fut aussi célèbre et demandé en son temps qu'Alexandre Dumas et qu'Eugène Sue.



Paul Féval (1816-1887)

En 1863, Paul Féval fait paraître un gros roman, *Les Habits noirs*, qui raconte les méfaits d'une bande de brigands sur une période d'un siècle. Dans le premier volume, on découvre un escroc séduisant mais sans scrupule, qui s'appelle Monsieur Lecoq. Il est membre d'une association secrète, qui évoque la franc-maçonnerie et les sociétés républicaines sous la monarchie de Juillet, une association, qui a son grand maître, sa discipline et ses secrets. Ce M. Lecoq est évidemment inspiré du premier Vidocq, le Vidocq délinquant.

Si, dans *Les Habits Noirs* les policiers ne jouent qu'un rôle secondaire, un policier tient la première place dans un autre roman de Paul Féval, *Jean Diable*, publié en feuilleton en 1862, dans un journal dirigé par Paul Féval et Émile Gaboriau. C'est l'histoire du combat entre un superintendant de Scotland Yard, l'un des meilleurs policiers d'Europe, parait-il, et un mystérieux criminel, Jean Diable, qui trame un complot pour libérer Napoléon de sa prison de Sainte-Hélène. Gregory Temple, c'est le nom du policier, est célébré pour ses calculs « déductionnistes » et son art de « détectif ». Il a d'ailleurs publié un manuel, intitulé *L'art de découvrir les coupables*, mais à l'usage seulement des « policiers les plus intelligents ».

Ce détective britannique est le modèle direct de Monsieur Lecoq, le policier d'autres romans policiers d'Émile Gaboriau, qui sera le modèle de Sherlock Holmes.

Ces écrivains, vous l'avez constaté, ont tous en commun d'avoir été inspirés par un policier ancien bagnard, Vidocq, le chef de la police parisienne de la Restauration.

Mais un autre écrivain s'est également inspiré de Vidocq. C'est un Charentais de Saintonge, Émile Gaboriau.

6) ÉMILE GABORIAU (1832-1873)

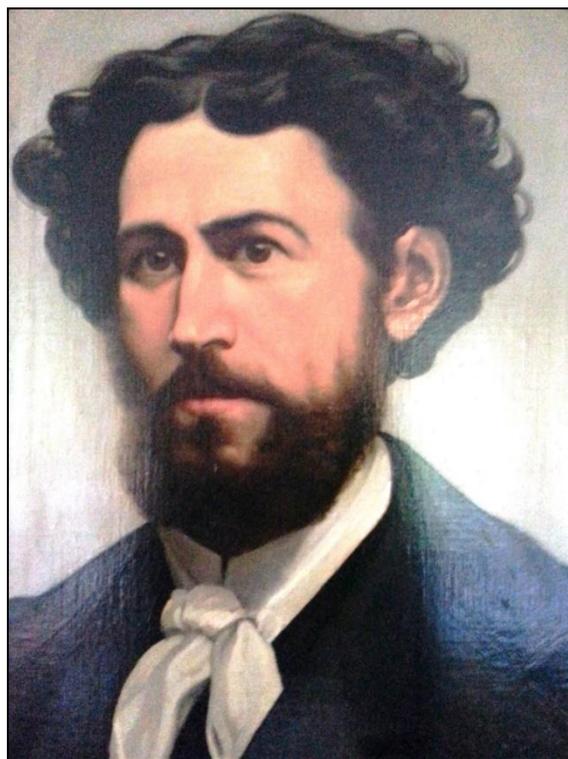
A) Emile Gaboriau, de 1864 à 1869

- *Un écrivain au travail*

Nous sommes en 1864, à Paris. On abat des pâtés de vieilles maisons, on éventre les sous-sols, une immense croix de boulevards se dessine, du nord au sud et de l'est à l'ouest, sur la capitale chargée d'histoire.

Dans un petit appartement du village des Batignolles, devenu un quartier du nouveau Paris, un homme travaille dans la solitude. Il écrit sur de grandes feuilles d'une écriture appliquée et un peu scolaire. Il ne sort que pour aller dans le quartier de la place Clichy porter des articles dans un journal bonapartiste, *Le Pays*. Parfois, il reçoit la visite d'une jeune femme, toujours la même. Ce journaliste impécunieux, âgé de trente ans, s'appelle **Émile Gaboriau**. Il vivote depuis neuf ans. Il est pourtant connu dans les milieux de la presse pour être habile à torcher une impression, une anecdote, une nouvelle mondaine, et très capable d'ironie.

Il a essayé, sans succès, le théâtre. Il a fait paraître, aussi, des études de mœurs dans le genre de Balzac, décrivant, par exemple, les *Gens de bureau* (les fonctionnaires) ou les militaires du *13^e Hussards*. Il est même l'auteur d'une touchante histoire, *Les petites ouvrières*, mais sous le nom d'un autre.



Émile Gaboriau en 1867, peinture de Porion

En fait, il n'est journaliste que par nécessité, pour gagner sa vie. Admirateur de Balzac, dont il lit les romans en prenant des notes, il rêve de se faire le témoin des hommes et de la société de son temps. Ses modèles, ce sont, en plus de Balzac, mort en 1850, Alexandre Dumas, Octave Feuillet et Eugène Sue, les grands romanciers d'alors.

Il ne manque pas d'ambition, au meilleur sens du terme. Un jour, comme on vantait devant lui *Madame Bovary*, il a dit : « Madame Bovary, c'est très beau mais ça ne s'adresse qu'à une classe de la société. Moi, j'écrirai un livre qui s'adressera à tout le monde. »

C'est précisément ce qu'il tente alors, penché sur sa table de bois, secrètement lancé dans la rédaction d'un long roman avec l'ambition de raconter une histoire criminelle qui se déroule dans toutes les classes de la société, chez les aristocrates, chez les bourgeois et dans le peuple.

Quelques mots échangés avec ses amis du *Pays* lui ont fait espérer une publication en feuilleton. Sans cet espoir entrevu, peut-être n'aurait-il pas eu le courage de se lancer et, encore moins, celui de s'obstiner si longtemps.

- *Les espoirs d'un romancier*

1864 et le roman s'achèvent en même temps. Gaboriau, naïvement, s'avoue plein d'espoir. « J'espère que le lecteur sera d'un bout à l'autre entraîné par un puissant attrait d'intérêt. » écrit-il à sa sœur. Et, sans attendre, emporté par cette espèce d'allégresse que lui procure la création littéraire, il se lance déjà dans un nouvel ouvrage, dont un jeune policier sera le magnifique héros. Cela s'appellera Monsieur Lecoq. Un drôle de nom, un drôle de titre. Vraisemblablement inspiré du M. Lecoq de son ami Paul Féval, mais aussi de Vidocq, le fameux policier, et choisi aussi en raison de l'évocation qu'il suscite, celle du coq gaulois.

Gaboriau porte au *Pays* les cinq cents pages couvertes de son écriture d'enfant appliqué, qu'il a appelées *L'Affaire Lerouge*. Mieux aurait valu un journal à fort tirage comme *Le Petit Journal* (apolitique, 200 000 exemplaires) ou *le National* (républicain, 60 000 exemplaires). Mais tel est Gaboriau : il s'adresse à ses amis, sans songer que *Le Pays*, compte peu de lecteurs (2 500 à 3 000), et que ces derniers, surtout des rentiers et des financiers, s'intéressent peu à la littérature.

Bien accueilli, il doit cependant attendre le mois de septembre 1865 pour voir son roman imprimé au bas de la première page du journal. Et, comme tout jeune écrivain, il attend avec impatience les réactions.

- *La déception du romancier*

C'est une cruelle déception. Aucun succès, ni pour le romancier, ni pour le journal dont le tirage stagne. Personne ne remarque ce roman qui a suscité tant de travail et tant d'espoir chez son auteur.

Or celui-ci continue d'écrire, toujours dans cette veine qui n'intéresse personne, dans son petit appartement et dans la solitude. Mais avec peu d'espoir d'être publié et apprécié. On dirait qu'il écrit pour lui.

Bien plus, en septembre 1866, un nouveau patron arrive au *Pays* : le très bonapartiste Granier de Cassagnac ne plaisante pas : « La littérature, dit-il, comme on bat du tambour, la littérature doit cesser d'être parisienne pour devenir française. » Émile est la première victime de cette nationalisation du *Pays*. Il est au fond du trou.

C'est alors qu'il rencontre une ancienne connaissance, le journaliste et écrivain Eugène Chavette. Et, surprise, Chavette lui propose de publier une nouvelle fois *L'Affaire Lerouge*.

Quel est donc cet original ?

B) Eugène Chavette est un écrivain gastronome (il en a la silhouette), fils d'un cuisinier célèbre, propriétaire d'un bistrot à succès, le café Vachette (c'est son vrai nom), écrivain prolifique et quelque peu vachard. Il est le rédacteur en chef d'un nouveau journal, *Le Soleil*, c'est-à-dire l'homme à tout faire et le secrétaire du véritable patron, le financier Millaud. Mais, comme son patron est très occupé, il prend quelques initiatives.



***Eugène Chavette, photo
(1825-1902)***

Chavette a lu *L’Affaire Lerouge* dans *Le Pays*. Et, chose rare chez un écrivain, il a trouvé beaucoup d’intérêt à cette œuvre d’un autre que lui. Bien plus, bon camarade, il le dit publiquement.

En tant que responsable du *Soleil*, il propose à son patron, M. Millaud de publier une nouvelle fois en feuilleton en feuilleton le roman de Gaboriau. Millaud se récrie : « Adressez-vous donc aux faiseurs en vogue ! dit-il à son rédacteur en chef. Prenez Ponson du Terrail ! » D’abord, Gaboriau, qui c’est ? Si personne n’a parlé de son petit récit, c’est qu’il y a une raison !

D’ailleurs, l’homme d’affaires a une idée bien meilleure : il veut publier dans *Le Soleil* le nouveau roman de Victor Hugo, l’exilé de Guernesey, *Les travailleurs de la Mer*. Pas pingre, ce qui lui est facile, il propose trois cent mille francs à Victor Hugo. Mais quel est donc ce nouveau personnage, tonitruant et sûr de lui ?

C) Moïse Millaud, un Bordelais est un homme d’affaires avant tout, un magnat de la presse, mais aussi l’auteur de l’immortel aphorisme : « Il faut avoir le courage d’être bête ».



Millaud, photo de Nadar, BNF

Il semble manquer de ce courage quand il est question d'argent. Car il ne manque ni d'argent, ni d'idées, ni surtout d'idées pour gagner plus d'argent.

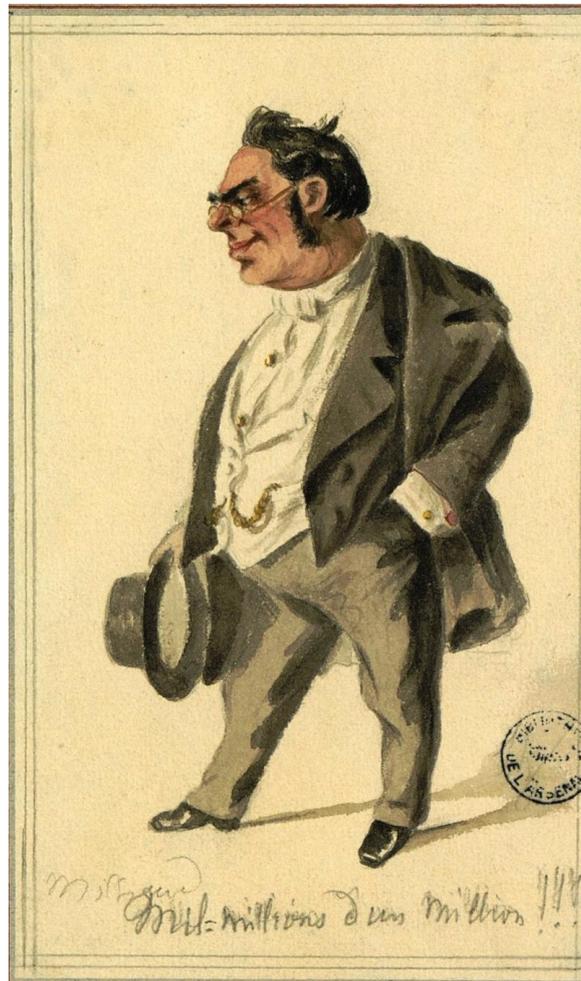
Sur le marché, en plein essor mais très concurrentiel, de la presse quotidienne, il a lancé, en 1863, un quotidien appelé *Le Petit Journal*. Vendu 5 centimes, c'est-à-dire trois fois moins que ses concurrents, imprimé en fin de journée pour être vendu à la criée aux ouvriers et aux employés sortant du travail, ce journal se consacre aux faits divers, aux chroniques, aux feuilletons et à la publicité. Il n'aborde jamais la politique, ce qui lui permet d'échapper au droit de timbre et à la censure. En trois ans, le tirage de ce journal, que le jeune Zola qualifie avec mépris de « journal des concierges et des bergers » est passé de 30 000 au chiffre extraordinaire de plus de 200 000 exemplaires. Il y a beaucoup de concierges et de bergers en France sous le Second Empire.



« *Le journal des concierges et des bergers* » (Zola)

Pourtant, cet homme à succès rencontre parfois des rebuffades. Hugo refuse de lui donner son roman à publier. Il n'a pas écrit *Les travailleurs de la Mer* pour le voir débiter en tranches dans un petit journal, dit-il. Pas content, M. Millaud.

C'est peut-être ce refus qui permet à Chavette d'obtenir le consentement de son patron pour publier une nouvelle fois *L'Affaire Lerouge*. D'ailleurs, l'auteur ne demande que trois cents francs. Une broutille pour M. Millaud !



M. Millaud, caricature par Lhéritier

Voilà pourquoi, le 18 avril 1866, *Le Soleil* commence à publier le feuilleton d'un petit écrivain inconnu, *L'Affaire Lerouge*.

Gaboriau est tout heureux de voir son roman payé 300 francs. Et encore plus heureux quand il entend Millaud, qui le découvre en lisant chaque livraison du *Soleil*, s'exclamer, l'air incrédule : « Mais ce n'est pas mal ! Pas mal du tout ! » En effet, *L'affaire Lerouge* réussit l'exploit de passionner les lecteurs du *Soleil*.

Aussi, M. Millaud se précipite pour demander à Gaboriau un autre roman du même genre, qu'il s'engage à lui acheter un bon prix, de peur qu'un concurrent ne lui enlève « son » auteur.

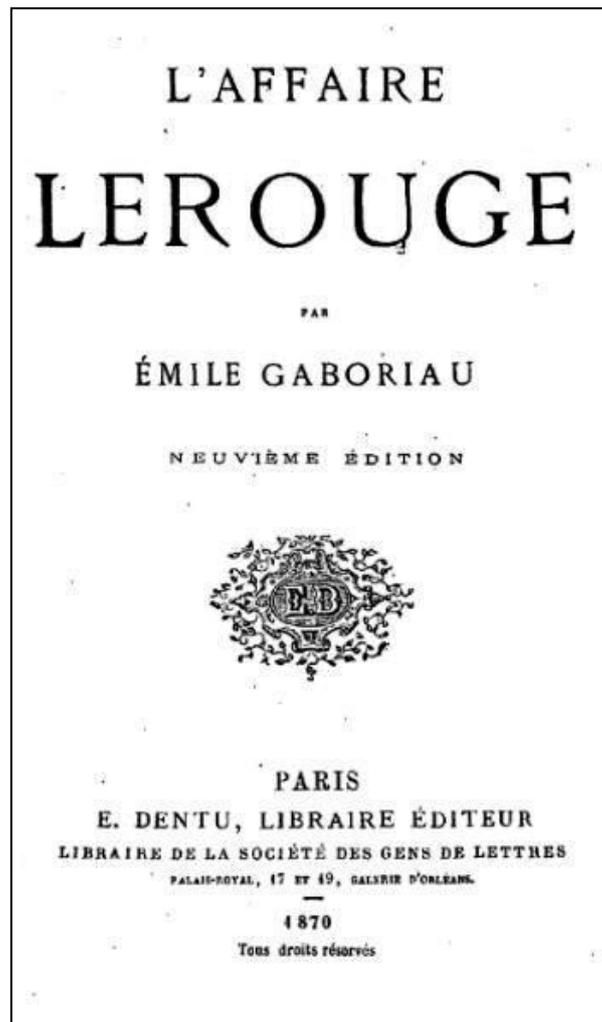
Mais quel est ce roman écrit dans le secret en 1864, publié sans succès en 1865 et ovationné en 1866 ?

D) L'affaire Lerouge

L'Affaire Lerouge raconte les recherches menées pour découvrir l'assassin d'une veuve, Mme Lerouge, trouvée morte dans sa maison, à Bougival, en Seine-et-Oise. Un crime d'autant plus mystérieux qu'il paraît sans mobile. L'enquête est menée par un juge, assisté d'un vieux détective privé, M. Tabaret, surnommé Tiraclair. La police, qu'on appelle alors la Sûreté, ne compte presque pas, bien qu'un de ses agents, le jeune Lecoq, fasse preuve d'un zèle prometteur. Mais son chef ne l'écoute pas.

Au début, les enquêteurs et le juge s'égarer sur une fausse piste. Dès son premier essai, Gaboriau a compris le ressort de ce qu'il nomme le roman judiciaire : « ...le rôle du lecteur est de découvrir l'assassin, le rôle de l'auteur est de dérouter le lecteur. Voilà toute ma science. »

Mais, tandis que le juge s'obstine dans son erreur, le détective privé n'hésite pas à mettre en doute ses propres conclusions. Son objectivité, sa rigueur de raisonnement et le caractère méthodique de ses investigations lui permettent de surmonter ses préjugés et ses sentiments personnels. C'est l'éloge de la bonne police qui, semblable au bon romancier, traque passionnément la vérité, quelle qu'elle soit.

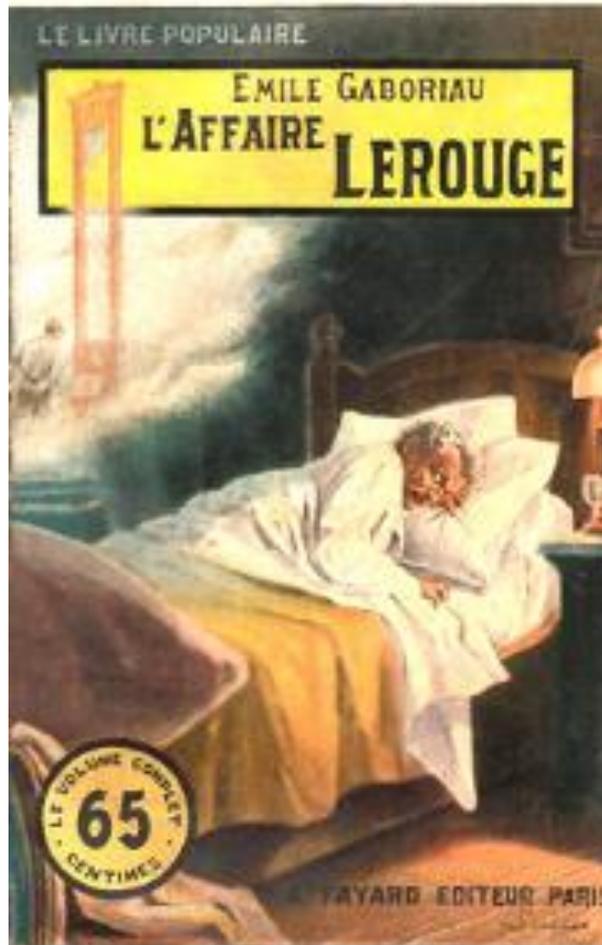


L'Affaire Lerouge, édition de 1870

À la fin, le criminel se suicide. Le suspect épouse sa fiancée. Le juge, déçu dans ses espérances, se réfugie dans son Poitou natal, à la recherche d'une épouse. Tabaret, le détective privé, milite pour l'abolition de la peine de mort et fonde une association pour aider les victimes d'erreurs judiciaires, ce qui, il faut le reconnaître, est assez moderne. Quant à l'agent Lecoq, il a disparu.

L'affaire Lerouge est tenu pour le premier roman policier de la littérature. On comprend pourquoi, puisqu'il s'ouvre sur la constatation d'un crime et se poursuit par la narration d'une enquête à la recherche du coupable. De plus, l'instruction criminelle est fidèlement retracée, le Palais de Justice exactement décrit, au point que le lecteur a l'impression de participer à l'enquête. C'est déjà du Simenon.

Le détective incarne un nouveau type de héros, rationnel et méthodique, au service de la justice. Tabaret et Lecoq, le jeune policier qui applique ses méthodes, sont les prototypes d'une longue cohorte de grands détectives. Il est juste d'en reconnaître le mérite à Émile Gaboriau. Il est bien le créateur du roman policier et de son héros, l'enquêteur rationnel et méthodique, celui que Paul Morand appela plus tard « le paladin des temps modernes ».



Version populaire de L'Affaire Lerouge (vers 1925)

L'intrigue, en revanche, est d'une crédibilité relative. Elle est affectée de coïncidences étonnantes : le juge est le rival amoureux du suspect et le criminel se révèle être le protégé du détective privé. Mais l'histoire est si bien menée que le lecteur néglige ses faiblesses et se laisse emporter par ses péripéties.

Dès ce premier essai, l'écrivain se révèle un bon observateur et un bon portraitiste. Tabaret est superbement peint en « petit rentier idiot » qui trompe son monde. Les aristocrates sont campés avec force, comme des personnages de théâtre. Même les personnages secondaires (les domestiques, le greffier, l'usurier, la bonne sœur) suscitent l'intérêt et l'amusement. Ce roman fait défiler le lecteur dans une superbe galerie de portraits – ou dans une pittoresque ménagerie, si l'on préfère.

La façon de présenter et de raconter contribue aussi à la qualité de l'œuvre. L'action progresse sans ralentir, les détails de l'enquête s'accumulent, nombreux et intéressants, les personnages surprennent et amusent sans cesser d'être crédibles, il n'y a pas de digressions. Le style est vif et clair. Cette histoire compliquée, mais bien vue et bien écrite, passionne le lecteur.

On comprend que Millaud, avec son sens des affaires, ait entrevu les possibilités commerciales de ce type de roman. C'est lui qui va faire de Gaboriau le père douloureux du roman policier.

E) L'écrivain prisonnier du roman policier

À partir de 1867, Émile Gaboriau devient l'esclave de son succès. Il publie en effet six gros romans entre la fin de 1866 et la fin de 1869, dont quatre romans de crimes élucidés.¹ C'est dire qu'il

¹ *Le Crime d'Orcival* (octobre 1866), *Le Dossier 113* (février 1867), *Les Esclaves de Paris* (juillet 1867), *Monsieur Lecoq* (mai 1868), *La Vie infernale* (mars 1869) et *La Clique dorée* (décembre 1869).

n'arrête pas d'écrire, d'autant qu'il poursuit en même temps ses activités de journaliste. Et il s'enferme dans la spécialité qui fait son succès, le roman judiciaire.

Ces premiers romans policiers, aujourd'hui presque oubliés, sont autant la création du talent littéraire d'Émile Gaboriau que de l'activisme commercial et financier de M. Millaud.

- *Le Crime d'Orcival*

Millaud cravache son nouveau poulain. Il lui a commandé un second roman et, sans même l'avoir lu, il en fait une publicité « à l'américaine ». Le 9 octobre 1866, deux mois après l'achèvement de *L'Affaire Lerouge* dans *Le Soleil*, il annonce dans *Le Petit Journal* la publication, à partir du 15, du nouveau roman de Gaboriau, *Le Crime d'Orcival*, un « récit émouvant, saisissant, inouï, plein de mouvement, de curiosité, d'intérêt, par l'auteur si populaire de *L'Affaire Lerouge*. »

L'annonce est répétée à plusieurs reprises, même après le 15 octobre. Le 25, la parution est toujours immédiate. Mais les lecteurs qui achètent *Le Petit Journal* depuis dix jours pour découvrir ce feuilleton doivent l'acheter cinq jours de plus avant d'en lire les premières lignes !

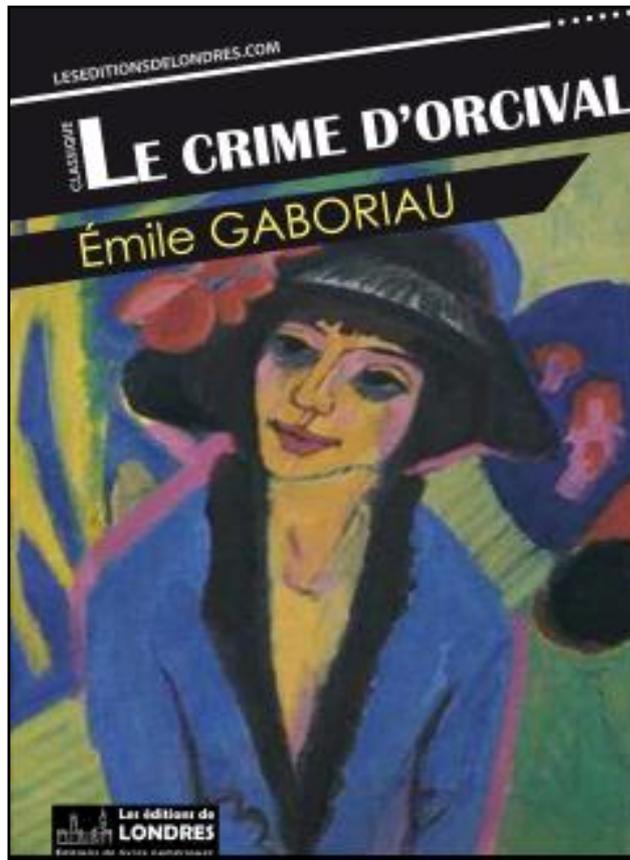
D'ailleurs, le succès justifie sa publicité. Dès les premières livraisons du roman, Millaud ne cache pas sa satisfaction : « L'effet produit par *Le Crime* est excellent, dit-il à son auteur. Je ne reçois que des compliments. » Ce doit être vrai puisqu'il s'empresse de faire signer à Émile Gaboriau un contrat lui réservant l'exclusivité de sa production romanesque (décembre 1866). Il offre à l'écrivain un véritable pont d'or : 1 500 francs par mois.² Mais à condition de ne pas cesser d'inventer et d'écrire. Le pauvre Émile, enfin sorti de la misère qui a été la sienne, s'enchaîne à sa table de travail pour mériter son salaire.

Ce nouveau roman, comme deux des suivants, comprend trois parties. D'abord, une enquête policière, précise et rationnelle, avec un crime, de fausses pistes, un policier intelligent et méthodique qui avance vers la vérité et découvre le criminel. La deuxième partie est un retour en arrière reconstituant, comme on raconte une belle et triste histoire, le drame psychologique qui a conduit au crime. Dans la nuit d'été, un juge de paix à la retraite explique au policier les relations de la victime, de son premier mari et de son amant, devenu son second mari. La troisième partie est la suite du roman policier. Lecoq, assisté des services de la Sûreté, traque le criminel dans l'immense fourmilière parisienne.

Il est certain que l'interruption de l'enquête et le retour en arrière, qu'on ne trouvait pas dans *L'Affaire Lerouge*, constituent une sorte d'impureté dans le processus dramatique. Ils en altèrent la linéarité. D'une certaine façon, c'est un défaut. Mais c'est la marque et la philosophie de Gaboriau : le passé conditionne le présent, les fils payent les fautes des pères.

Dans ce deuxième roman judiciaire, Émile Gaboriau peaufine le personnage du policier Lecoq. C'est un esprit supérieur et un caractère énergique, mais qui ne peut s'empêcher « d'en vouloir » aux criminels. Amoureux de la vie dont il a surmonté les tentations (le jeu et la débauche), justicier pour ne pas devenir criminel, comme ce fut le cas du célèbre Vidocq, chef de la police parisienne de 1818 à 1827. Passionné aussi par la comique et tragique faune humaine. Ce flic, pour qui « *L'enquête d'un crime n'est que la solution d'un problème* », est aussi un artiste : « *La société, dit-il, voilà mon théâtre.* » On se dit qu'il y a du Gaboriau en lui.

² Un instituteur ne gagne, à cette époque, que 700 à 1 000 francs par an.

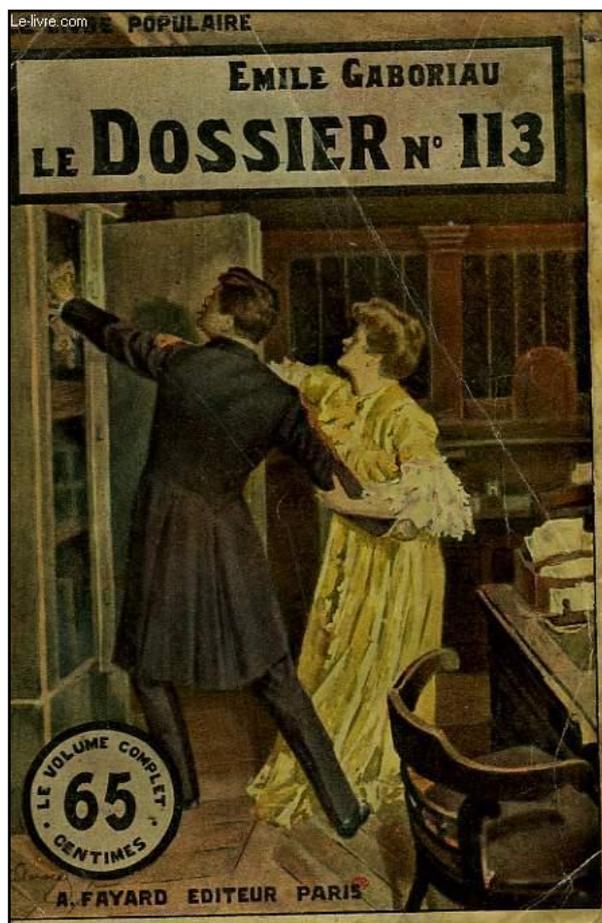


Le Crime d'Orcival aujourd'hui

- *Le Dossier 113*

Le 6 février 1867, la dernière ligne du *Crime d'Orcival* paraît dans *Le Petit Journal*. Le lendemain, dans le même journal, la première ligne d'un nouveau roman, *Le Dossier 113*, jette les lecteurs dans une nouvelle aventure policière.

On retrouve dans *Le Dossier 113* la structure ternaire du *Crime d'Orcival* : une affaire criminelle (un vol considérable, mais pas de meurtre), une plongée dans le passé pour le reconstituer, l'élucidation du crime et la punition des coupables. Comme dans le précédent feuilleton, le retour en arrière est raconté avec un luxe de détails bien étranger à un rapport d'enquête. Le romancier assume d'ailleurs son inconséquence avec désinvolture : quelqu'un, en écoutant le rapport du policier Lecoq, se demande « si ce récit qui (explique) les événements jusque dans les moindres circonstances, qui (analyse) les sensations fugitives, qui (rétablit) des sensations qui (ont) dû être secrètes, n'(est) pas un roman bien plus qu'une relation exacte. » Si, c'est un roman.



Le dossier 113 en édition populaire

[Le roman vaut aussi par le voyage dans lequel il emporte le lecteur, à travers les époques, les milieux sociaux et les paysages. Voici, par exemple, une description du palais de justice qui fait de Gaboriau le premier des meilleurs auteurs de romans policiers :

« Rien d'affreux, rien de lugubre comme une station dans cette sombre galerie des juges d'instruction. D'un bout à l'autre est établi contre le mur un grossier banc de chêne, noirci par un usage quotidien. Involontairement on songe que sur ce banc sont venus tour à tour, depuis dix ans, s'asseoir tous les prévenus, tous les voleurs, tous les assassins du département de la Seine.

C'est que tôt ou tard, fatalement, comme l'immondice à l'égout, le crime arrive à cette terrible galerie qui a une porte sur le baigne, l'autre sur la plate-forme de l'échafaud. C'est là, selon la triviale mais énergique expression d'un premier président, le grand lavoir public de tout le linge sale de Paris.»]

- Les Esclaves de Paris

Le 9 juillet 1867, moins de deux mois après la fin du *Dossier 113*, Émile Gaboriau, devenu une des attractions du *Petit Journal*, mais aussi l'esclave du contrat qui le lie à Millaud, fait paraître un nouveau feuilleton, *Les Esclaves de Paris*, dont la publication s'étend jusqu'en mars 1868.

Les Esclaves de Paris racontent, non une enquête policière, mais une sombre tentative d'escroquerie. Le policier, l'inspecteur Lecoq, n'apparaît qu'à la fin pour démasquer les malfaiteurs.

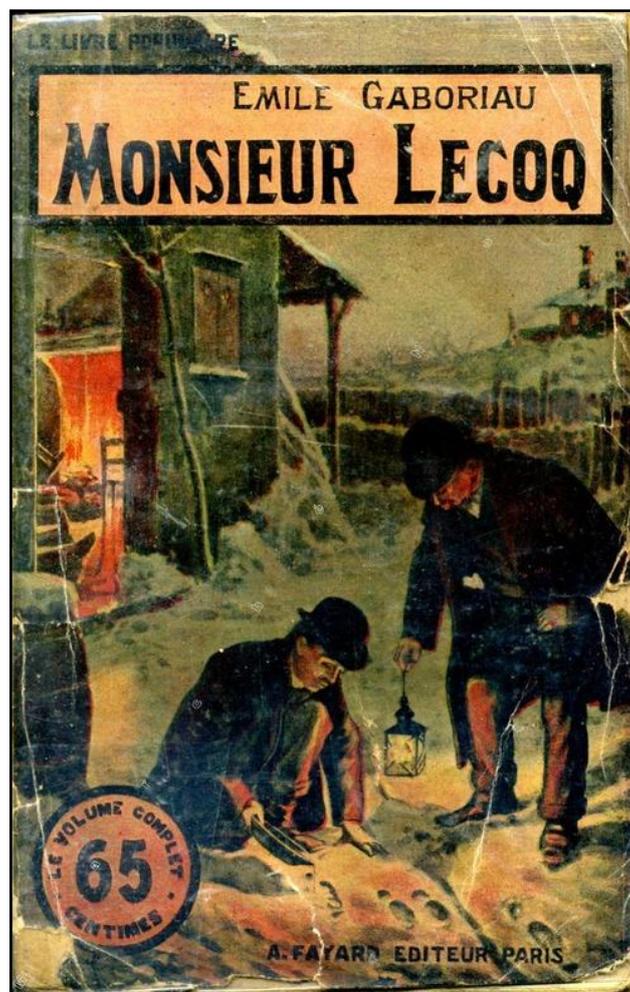
D'une certaine manière, Émile a rêvé, dans *Les Esclaves de Paris*, de dépasser la formule, maintenant bien rôdée, du roman judiciaire. Il semble avoir voulu brosser le tableau d'une partie de la société parisienne, le tableau, en particulier, des riches bourgeois, que leurs secrets de famille et leurs vices rendent esclaves des maitres-chanteurs.

En décembre, Millaud lui donne deux mille francs par mois pour deux romans à publier dans deux journaux différents. Les beaux jours continuent. Et déjà, Millaud annonce à grands renforts de publicité le nouveau livre de Gaboriau, celui auquel il travaille depuis 1865, *Monsieur Lecoq*.

- Monsieur Lecoq

Tandis que des affiches en couleurs annoncent sur les murs de Paris MONSIEUR LECOQ !, *Le Petit Journal* suscite la curiosité en demandant « Quel peut être ce Monsieur Lecoq ? Est-ce lui qui, sous Louis XV, s'empara de la dangereuse sirène qui assassinait les jeunes gens qu'elle séduisait ? »

Un mois plus tard, Gaboriau est comparé, non sans beaucoup d'approximations, à Balzac. « Comme Balzac, avec lequel il a bien des points de ressemblance, Émile Gaboriau a un personnage de prédilection qu'il fait intervenir dans toutes ses œuvres. Le personnage type d'Émile Gaboriau est Monsieur Lecoq. C'est lui qui, avec une sagacité merveilleuse, avec une perspicacité que rien ne trompe, une habileté qu'on ne trouve jamais en défaut, une activité dévorante, c'est Monsieur Lecoq qui dénoue les intrigues les plus ténébreuses, qui dévoile les mystères les plus soigneusement cachés. Mais jusqu'ici Monsieur Lecoq n'avait été qu'un personnage épisodique, il va devenir le héros du nouveau récit de Gaboriau. N'avons-nous pas raison de dire que cette œuvre nouvelle dépasse en intérêt tout ce que notre collaborateur a publié ? »



Monsieur Lecoq en édition populaire, vers 1925

Le 18 mai, le dithyrambe du « collaborateur » se poursuit : « Plusieurs écrivains ont essayé de l'imiter mais il reste sans conteste le maître du genre qu'il a créé. » Le 19 mai, la sortie du feuilleton, toujours « imminente », est déjà « un grand événement littéraire ». Le 20, de nouvelles affiches annoncent :

Plus d'impatience
C'est mardi
Sans remise
Prenez-en note !
Prenez-en note !
Que paraît dans
Le Petit Journal
MONSIEUR LECOQ

Le 23 mai, le journal constate qu'« Émile Gaboriau est en ce moment à la mode, on ne parle que de lui et de *Monsieur Lecoq*, une œuvre nouvelle. » Les marchands de journaux demandent que les exemplaires du *Petit Journal* soient multipliés le jour du premier feuilleton. Le 25, la « une » du *Petit Journal* est entièrement consacrée à la première parution du feuilleton. C'est un succès avant sa publication.

[Millaud feint même d'être agacé par la publicité sans mesure dont il est l'auteur, mais c'est pour prétendre que ses « amis » lui ont expliqué que « l'annonce-énigme était une nouveauté du grand Art de la Publicité et cette façon de répéter un titre, venue d'Amérique. »]

On ne sait si Gaboriau mérite les louanges de Millaud mais il est sûr que Millaud mériterait le surnom de Napoléon de la publicité. Il est le premier de cette armée de petits génies dont toute l'invention consiste à imiter ce qui se passe de l'autre côté de l'Atlantique. On ne s'étonne pas que les ventes du *Petit Journal* montent en flèche au début du nouveau feuilleton. Mais elles retombent parce que ce feuilleton est si long (neuf mois) que beaucoup désespèrent d'en connaître la fin.

C'est pourtant un excellent roman – ou, plutôt, deux excellents romans superposés.

Le premier (240 pages) est l'histoire d'une enquête criminelle de Lecoq, qui échoue face à la détermination intelligente de l'assassin. Le second (400 pages), l'histoire d'une rivalité amoureuse et politique dans la France de la Restauration, après le retour des immigrés. C'est la connaissance de cette vieille rivalité qui permet, en un épilogue désinvolte de 5 pages, de faire aboutir l'enquête, de façon inattendue.

Au-delà des intrigues, policière, amoureuse et historique, *Monsieur Lecoq* oppose les forces du mal aux forces du bien.

Entre le bien et le mal, les juges et les policiers trouvent leur voie dans l'honneur. Ce sont les modestes héros de la société, du simple agent de police au jeune Lecoq, inspecteur de la Sûreté. Celui-ci, « une intelligence supérieure, une énergique volonté », est le beau modèle des Sherlock Holmes et des Maigret de l'avenir. Orgueilleux, mais capable d'apprendre, tenace, fin sans le paraître, imaginatif, il se dote de solides lignes de conduite pour ne pas s'égarer. Ses maximes sont celles d'un maître policier : « *Se défier surtout de la vraisemblance. Commencer par croire ce qui est invraisemblable.* » Ou « *Se défier de ce qui peut favoriser nos secrets désirs* ». Mais c'est aussi un homme de cœur, capable de faire relâcher un assassin d'occasion, qui ne l'a été que pour l'honneur et la sécurité de sa femme.

Lecoq est surtout, ici plus que dans les romans précédents, le premier policier de la littérature à faire parler les indices matériels. Cet intuitif est aussi méthodique qu'il est nécessaire : « *Il allait, venait, tournait, s'écartait, courant ou s'arrêtant sans raison apparente ; il palpait, il scrutait, il interrogeait tout : le terrain, les bois, les pierres et jusqu'aux plus menus objets.* »

Monsieur Lecoq consacre le succès de Gaboriau comme spécialiste du roman judiciaire. Son avenir est tout tracé s'il le souhaite. Il peut faire fortune en amusant les lecteurs de journaux et de romans. Or, justement, il semble renoncer.

F) La lassitude de l'écrivain

Emile Gaboriau est très tôt conscient d'être l'esclave de son succès. Au début de 1867, évoquant le roman en cours, *Le Dossier 113*, il s'épanche : « *je l'écris au jour le jour et j'ai donné hier soir le feuilleton que vous lirez demain matin. On n'imagine pas, quand on n'en a pas tâté, ce que c'est qu'un travail pareil. L'assujettissement est affreux. On ne peut disposer d'une minute, la préoccupation est constante, sans compter que je suis moi-même sur des charbons, redoutant toujours qu'un accès (sic) nasal plus violent ne me force à interrompre mon roman. Or une interruption serait pour moi un désastre.* »

Plus tard, tout en appréciant de gagner « *autant d'argent qu'un marchand de marrons* » et en se disant heureux de la vie qu'il mène, Émile Gaboriau avoue : « *Il n'y a pas de forçat, pas de nègre, pas d'esclave qui soit tenu, attaché, lié, enchaîné, comme je suis. Le galérien, au moins, s'endort en pensant ce qu'il veut. Je ne puis, moi, tant qu'un feuilleton dure, détacher ma pensée de cette fiction que je m'efforce de faire palpiter et vivre. Encore cinq ans de cette vie et je me retire à Royan. C'est ma volonté, mon rêve, ma toquade. Une maison au bord de la mer, au milieu d'un bois de pins, voilà le paradis pour mes vieux jours.* »

Or, si Gaboriau renonce très consciemment au genre qui lui a apporté le succès, à ce qu'on appelle alors le « roman judiciaire », tenu par son contrat avantageux, il entreprend un roman plus ambitieux, qui sera le roman de la société parisienne sous le Second Empire.

Il va écrire et publier, en moins de cinq ans, encore cinq autres romans, qui ne sont pas des romans policiers mais plutôt des romans de mœurs, même si la justice, ses enquêtes et ses procès y jouent un rôle important, comme dans toute société. D'autres vont en revanche se spécialiser dans le roman policier qu'il a inventé sans le savoir. C'est une autre histoire.

Sa réussite, c'est d'avoir inventé et, en même temps, institutionnalisé le roman policier. Il faut lire Émile Gaboriau.

Mais pourquoi ne pas évoquer un autre personnage, qui fut écrivain à la fin de sa vie, et qui a inspiré Edgar Poe, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Honoré de Balzac, Paul Féval et Émile Gaboriau, leur point commun à tous ?

Pourquoi ne pas se demander si le véritable inventeur du roman policier, le prototype des policiers justiciers, ce n'est pas un ancien bagnard devenu chef de la police, Eugène Vidocq ?

7) Eugène-François VIDOCQ (1775-1857) : le roman du policier

Il se pourrait qu'en définitive le véritable inventaire du roman policier fût, non pas un romancier, mais un policier, celui qui a incarné le criminel et le détective avant tous les criminels et tous les policiers de roman : Eugène Vidocq.

En 1827, M. Vidocq, le chef de la Sûreté, c'était alors le nom de la police judiciaire, prit sa retraite, un peu forcé par ces messieurs de la police royaliste qui trouvaient anormal que ce vieux forban sans diplôme, anticlérical au moment de la toute-puissante Congrégation, recruté sous Napoléon, auteur d'exploits à leurs dépens, fut à leur tête. Il n'avait que 52 ans et s'installa à Montreuil, où il fonda une papeterie, qui périclita, puis à Paris, où il créa une agence de détectives, qui eut beaucoup de clients et assura sa prospérité.



Vidocq à la retraite, par Devéria

C'était un bel homme, assez grand pour l'époque (1 mètre 69), carré, beau parleur, plein d'anecdotes et sans doute secrètement ébloui de tout ce qu'il avait vu et de tout ce qu'il avait fait. Aussi se mit-il à rédiger ses Mémoires.

Ses *Mémoires*, bien qu'altérées par de mauvais retoucheurs, publiées en 1828, furent un grand succès. On découvrait un petit escroc, qui avait commencé par voler ses parents, avant de vivre de la prostitution et de vols, qui s'était fait envoyer au bagne pour une babiole, d'où il s'était évadé, avant de se faire reprendre, puis de s'évader de nouveau, un truand du Paris de l'Empire qui était devenu indicateur de police en 1808 et qui, en 1818, gracié par Louis XVIII, avait dirigé la police parisienne de la Restauration, remportant d'appréciables et pittoresques succès, qu'il racontait avec une objectivité simple et convaincante. Ces histoires vraies constituaient un ensemble romanesque impossible à imaginer, dont il était l'incontestable héros.

Il avait tour à tour incarné le crime et la justice, le mal et le bien, il avait fréquenté tous les milieux, les lupanars, les cafés louches, les prisons et les convois de bagnards, les administrations de l'Empire, les palais de justice, les cabinets et les salons de la Restauration. Sous les déguisements les plus improbables, il avait connu, affronté, trompé toutes sortes d'hommes et de femmes, beaucoup de femmes d'ailleurs, et les bandits les plus retards.

Pourtant, à la retraite, c'était devenu un homme amène, plaisantant gaiment, manifestement intelligent, excellent orateur, soit pour conter une anecdote, soit pour plaider une cause. On l'appréciait. Un parlementaire anglais – ses *Mémoires* avaient été immédiatement traduites en Angleterre – l'invitait à dîner à chacun de ses voyages en France. Des pairs de France, des ducs et des duchesses, des ministres, des magistrats, certains même devant lesquels il avait comparu, des avocats, des financiers, des artistes le fréquentaient.

Il était notamment, estimé par un conseiller à la Cour d'appel, M. de Berny, qui l'avait jugé avant 1800 et qui en faisait encore l'éloge, quarante ans plus tard. Ce magistrat l'aurait reçu chez lui, vers 1822, en présence d'un de ses jeunes amis de vingt-trois ans, un certain Honoré Balzac. Enfin, c'était plutôt l'ami de madame de Berny.

Balzac n'avait cessé de fréquenter ce Vidocq, surtout, on imagine, après la publication de ses *Mémoires*. En 1844, on trouve justement Vidocq invité à dîner à Auteuil, chez Balzac devenu un grand romancier, et en train d'écrire *Splendeurs et Misères des courtisanes*.

Rangé, chef d'entreprise, devenu riche, toujours détective mais pour gagner sa vie, auxiliaire bienveillant de la police dans les troubles parisiens de 1832 et 1848, Vidocq continua une vie hors du commun, écrivant des livres sur la pègre et sur les « vrais mystères de Paris », étant plusieurs fois arrêté sur des dénonciations, emprisonné un an mais relâché sans condamnation, allant de femme en femme. Il fit même, comme Talleyrand, une fin édifiante et chrétienne en 1857, mais beaucoup plus émouvante que celle de Talleyrand, parce que beaucoup plus humble et certainement beaucoup plus sincère.

Cet homme aux aventures extraordinaires, bandit, policier, détective privé, avait fait de sa vie une succession de petits romans policiers. Il avait inspiré Balzac et, à travers lui, il a inspiré Gaboriau. Il est le modèle de Vautrin et de Lecoq.

C'est peut-être ce lion terrible, mais rusé comme un renard, le vrai père du roman policier.



Vidocq, chef d'une brigade de la police parisienne